

Faire évoluer ma relation avec mon responsable hiérarchique

La souffrance et la paix au travail

Témoignage de « Pierre » donné à la Mariapolis de 2017 à Ploërmel, le 28 juillet. Nous reprenons le texte de la scénette qui a été écrite pour exprimer le contexte et le cheminement de Pierre qui s'est laissé « interpeler ».

Carine : J'ai un ressenti, une question fondamentale : que faisons-nous de nos peines, de nos souffrances ? Elles sont là nos peines, on le sait. Mais qu'en faisons-nous ? Est-ce qu'on les laisse nous étouffer ? Est-ce qu'on rebondit ?

Pierre : (*arrivée de Pierre, guilleret*) Dites, vous avez l'air bien sérieux, tous là !

Carine : Oui, j'en étais à évoquer toutes les peines et les souffrances qui encombrant nos vies !

Pierre : Ah bah, c'est gai, dis donc ! Plus sérieusement, vous en étiez où de votre réflexion ?

Philippe : Deux choses :

1. La souffrance fait partie de nos vies, il ne s'agit pas de le nier
2. Il ne faut pas qu'elle nous empêche de voir tout le beau qu'il y a autour de nous !

Pierre : Oui, et puis parfois, un bon coup de pied aux fesses, je pense que ça ne fait pas de mal

Philippe : Que veux-tu dire ?

Pierre : Ben, ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas oublier de se remettre en question de temps en temps... Des fois, face à certaines situations qui nous font souffrir, sommes-nous toujours aussi innocents que ça ?

Philippe : Hey, on dirait que tu en parles comme si c'était un truc qui venait juste de t'arriver...

Pierre : Attendez, je vais vous raconter un truc qui s'est passé l'année dernière. Vous avez 5 minutes ?

Philippe : On a la journée, vas-y...

Pierre : L'année dernière, j'avais un énorme souci au boulot, une sorte d'énorme épine qui me minait complètement le moral. J'avais un problème avec mon chef ! Je pourrai même dire que j'étais constamment en colère contre lui !

Philippe : Tu faisais quoi déjà ?

Pierre : J'étais responsable technique au sein d'une équipe d'intégration logicielle. Un boulot un peu touche à tout. J'étais donc à la fois tour à tour spécificateur, coordinateur, codeur, testeur, référant technique. Enfin, bref, le boulot de rêve, avec une équipe super sympa !

Philippe : Mais ?

Pierre : Mais, oui, le seul souci, c'était mon chef ! Il est rapidement devenu, pour moi, mon problème n° 1 dans la vie ! J'étais fondamentalement en désaccord avec sa façon de gérer l'équipe. Avec lui, plus de réunion d'équipe, plus de réunion de synchronisation ; ou alors à de trop rares exceptions.

Philippe : Mais, il ne faisait rien alors ?

Pierre : Oh, si, si ! Il bossait également beaucoup. Il faut le lui reconnaître, mais sur des sujets techniques qui lui plaisaient. La seule chose c'est qu'il n'était pas dans son rôle à faire ça... Lui, son rôle, c'était de gérer son équipe... Et lorsque l'envie lui prenait subitement de s'inquiéter de l'avancement de l'équipe, c'était toujours sous formes de critiques virulentes. Et finalement, au fil du temps, rancœur après rancœur, je commençais à avoir un sacré dossier à charge contre lui.

Chaque jour arrivait avec sa petite anecdote : il y avait le ton de ses mails, ses remarques publiques désagréables (parfois rapportées par d'autres), ses reproches franchement injustes, son manque de reconnaissance, son mauvais caractère, et sa façon de dire à qui voulait bien l'entendre que c'était comme ça... Oui, il avait mauvais caractère, mais bon, que pouvait-il bien y faire ?

Bref, au bout d'un an et demi, j'avais un dossier à charge ultra lourd... Et, dans ma tête, j'avais même constitué un petit résumé, afin de bien rappeler quotidiennement qui il était : un chef très orgueilleux, qui pressait comme des citrons les meilleurs éléments de son équipe, afin d'en tirer le maximum et de pouvoir briller devant sa hiérarchie.

Philippe : Rien moins que ça ! Et ben !

Pierre : Le pire, c'est que j'étais très atteint par ses remarques désagréables. Ça me piquait au vif, et j'ai commencé à allonger considérablement mes heures de travail, au-delà du raisonnable. Je culpabilisais d'être moins présent à la maison. D'un côté, j'entendais ma petite femme me dire : « Mais tu ne peux pas lui dire que tu bosses déjà la nuit, que tu as une femme et quatre enfants, et qu'il pourrait confier une partie de ton boulot à quelqu'un d'autre ? » J'en étais venu à accorder une place très envahissante à mon travail. J'étais en souffrance, et toujours sur le qui-vive de peur d'une réaction désagréable de sa part.

Pendant cette période difficile, je me suis réfugié dans le spirituel.

Thibaut : Pierre, qui de toi ou de ton chef est véritablement le plus orgueilleux ?

Pierre : Ben, mon chef, bien évidemment. La seule chose qui l'intéresse, c'est de briller devant la hiérarchie. Peu lui importe que nous travaillions comme des forcenés.

Thibaut : Mais, la dernière fois, quand il t'a demandé de prendre en charge le développement d'une nouvelle fonctionnalité dans le programme de test qui n'avait pas été prévue initialement, qu'as-tu répondu exactement ?

Pierre : Euh, j'ai répondu : pas de problème, je m'en charge.

Thibaut : Mais n'étais-tu pas déjà débordé avec un autre sujet ?

Pierre : Si... Je l'étais

Thibaut : Mais alors, pourquoi avoir dit « pas de problème » ?

Pierre : Je ne voulais pas que quelqu'un d'autre le fasse...

Thibaut : Ah, et pourquoi ?

Pierre : Je voulais passer pour le sauveur, je voulais vraiment passer pour le sauveur, celui à qui rien n'était impossible... Celui qui était capable de jouer le pompier, et de corriger toutes les défaillances de l'équipe en un temps record.

Et puis, il y a eu la Mariapolis¹, l'année dernière. Et ça m'a fait un bien fou. J'ai commencé à prendre du recul par rapport à tout ça. Et puis, petit à petit, une idée a surgi !

Bref, j'ai commencé à me faire à l'idée que j'étais moi aussi orgueilleux, et que je laissais mon chef volontairement charger ma barque d'un tas de petites tâches qui auraient aisément pu être confiées à d'autres personnes, et que je le faisais pour passer pour le petit génie du service, pour avoir la première place sur le podium. J'ai également compris que, malgré toute la rancœur que je pouvais avoir contre lui, je cherchais malgré tout à toujours le satisfaire davantage. Ces remarques désagréables me poussaient encore plus à accepter des petites tâches supplémentaires, comme pour me faire pardonner.

Philippe : Et tu ne crois pas qu'il en a joué ?

Pierre : Si, je pense qu'il a compris comment je fonctionnais, et qu'il s'est rendu compte que je pouvais être corvéable à merci. J'étais face à mon propre paradoxe : je me plaignais d'avoir une charge de travail démesurée et peu de reconnaissance, mais je n'arrêtais pas d'accepter de nouvelles tâches par orgueil...

Philippe : Finalement, tu as changé ta façon d'être au boulot ?

¹ Mariapolis : séjour de plusieurs jours proposé par le Mouvement des Focolari. Des jours « qui sont l'occasion de vivre ensemble à la fois un temps de vacances et de détente, et un temps de partage, de réflexion, de témoignages, qui permettent à chacun de se ressourcer et de se reposer » selon le dépliant d'invitation diffusé en 2017.

Pierre : Oui, plutôt que d'accabler mon chef, de le rendre responsable de toutes mes souffrances, j'ai rangé mon ego de côté... Je n'étais ni irremplaçable, ni seul au monde dans l'équipe. Je travaillais au sein d'une équipe compétente, et il n'y avait aucune raison que j'absorbe autant de travail. Cette prise de conscience, je l'ai reçue comme une grosse gifle, ou un bon coup de pied aux fesses...

Philippe : Et ça s'est amélioré après ?

Pierre : Oui, car en fait, je me suis retiré une énorme pression que je m'étais imposé. J'ai pris de la distance. Oui, j'avais affaire à un éternel insatisfait, mais non, je n'avais pas à jouer les héros pour essayer de le contenter. J'ai appris à dire « non », à le prévenir des retards potentiels, à le solliciter pour qu'il arbitre un conflit de priorité... Bref, à le mettre face à ses propres responsabilités, qui n'étaient plus les miennes.

Philippe : Et alors, ce gros dossier à charge, il existe encore ?

Pierre : Mon chef n'a pas particulièrement changé, mais c'est ma façon de réagir vis-à-vis de lui qui a changé. Je ne considère plus que ces remarques écornent l'image parfaite que je me faisais de moi-même. Je ne recherche plus à tout prix des marques de reconnaissance de sa part. Bien sûr, il y a toujours ses sautes d'humeur excessives ! Mais finalement, c'est comme tout, si on décide de ne pas y prêter attention, ça passe sans casse !

Philippe : Finalement, tout est de nouveau merveilleux ?

Pierre : Ben, écoute, j'avais une énorme épine dans le pied ! Et puis, petit à petit, j'ai changé de regard ! Dès que j'ai compris que c'était mon orgueil qui me rendait malheureux, alors, oui, j'ai changé, j'ai retrouvé une vraie sérénité au travail... Cette paix retrouvée, c'est ma plus belle rose, pour cette année passée²... La première d'une longue série !

² Référence au thème de la Mariapolis de 2017 : *Pas d'épine sans rose*. Dans la pensée de Chiara Lubich on trouve : « Nous comprenons alors que la vie de Jésus ne culmine pas au chemin de la croix, ni à la mort, mais à la résurrection et à la montée au ciel. [...] Emportés que nous sommes par cette vague d'amour où Dieu nous a plongés, le dicton plein de mélancolie "Il n'y a pas de rose sans épine" n'a plus de sens pour nous. C'est l'inverse qui est évident : "Il n'y a pas d'épine sans rose" » (*Pensée et spiritualité* aux éditions Nouvelle Cité, p. 135 - 2003).